autrement

Simon Van Booy

L'amour commence en hiver

Extrait de la publication

Littératures - Roman

« Je voulais seulement me plonger dans son regard vert, écouter le son cadencé de sa voix, comme si ses mots étaient les notes que j'avais toujours cherché à entendre, celles que je n'avais jamais jouées, les sons mêmes de la vie. »

Dans l'étui de son violoncelle, Bruno conserve un talisman : une moufle, celle que portait une enfant morte il y a vingt ans. Dans sa poche, Hannah a glissé un fruit cueilli sur l'arbre aux oiseaux, qu'aimait son frère Jonathan.
Jusqu'à ce que leurs chemins se croisent, ils ignorent tout du mystérieux enchaînement qui les conduit l'un vers l'autre. Comment se reconnaître ? Il faut croire encore aux miracles.

Simon Van Booy, né à Londres en 1975, fait partie de ces écrivains rares qui réenchantent le monde. Salué par le *New York Times* et le *Los Angeles Times*, il est l'auteur de romans, de récits et d'essais, déjà traduits en treize langues. *L'amour commence en hiver*, récompensé par le Frank O'Connor International Short Story Award, est son premier texte à paraître en France.

Traduit de l'anglais par Micha Venaille.

© Christopher Anderson/Magnum Photos
Imprimé et broché en France
Extrait de la publication

Conception graphique : Studio Autrement, Kamy Pakdel.

SIMON VAN BOOY

L'amour commence en hiver

Traduit de l'anglais par Micha Venaille

Éditions Autrement **Littératures**

Extrait de la publication

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Titre original : *Love Begins in Winter* © 2009 by Simon Van Booy

© Éditions Autrement 2012 pour la présente édition.

Extrait de la publication

I

J'attends dans l'ombre.

Mon violoncelle est déjà sur scène. Il est né en 1723, quelque part en Sicile, sur une colline surplombant une mer sereine. Les cordes commencent à vibrer à l'approche de l'archet comme si elles pressentaient la venue d'un amant.

Je m'appelle Bruno Bonnet. Tout contre moi, un rideau couleur prune. D'un épais velours. Ma vie va commencer de l'autre côté. Mais il m'arrive de souhaiter qu'elle continue sans moi.

La lumière des projecteurs, ici à Québec, est presque trop violente. On m'annonce en français, une poussière d'étoiles valse en douceur autour des chevilles et de la volute de mon instrument. Il a appartenu à mon grand-père, foudroyé par un éclat d'obus pendant la Seconde Guerre mondiale.

La chaise de cuisine de mon grand-père est elle aussi sur scène. Je ne peux m'appuyer que sur trois pieds. La paille du siège est très abîmée. Un jour, elle s'effondrera. On l'aura transportée dans la salle à la veille d'un concert et le directeur paniqué m'annoncera la terrible nouvelle : « Votre chaise est arrivée en mille morceaux. »

Un tonnerre d'applaudissements. Je m'installe.

Qui sont tous ces gens ?

Un jour, je jouerai sans mon instrument. Je m'assiérai, bien droit. Et resterai là, immobile. Je fermerai les yeux en imaginant ce qui se passe dans les maisons qui entourent la salle : des femmes en pantoufles manipulent une bouilloire fumante ; des jeunes dans leur chambre ont leurs écouteurs aux oreilles ; le fils de quelqu'un cherche ses clefs ; une divorcée se brosse les dents, son chat la contemple ; une famille regarde la télévision – le plus jeune enfant dort, mais il n'aura aucun souvenir de ses rêves.

Je me saisis de l'archet, soudain un silence absolu se fait dans le public.

J'observe les visages avant de commencer.

Tant de gens et ils ne savent absolument rien de moi.

Extrait de la publication

Si seulement l'un d'entre eux me reconnaissait, je pourrais me laisser glisser le long des branches de ma vie, secouer mes vêtements pour en chasser les miettes du temps et entamer un très long voyage à travers champs. Jusqu'à l'endroit même où j'ai disparu. Un petit garçon recroquevillé contre une grille, attendant l'instant où sa meilleure amie va se relever. Mais la roue arrière du vélo d'Anna tourne indéfiniment dans le vide.

Cela fait dix ans que mon métier est de jouer à travers le monde. À chaque concert je réveille les morts. Dès que mon archet entre en contact avec les cordes, Anna apparaît. Portant exactement les mêmes vêtements que ce jour-là. J'ai vingt ans de plus. Elle, est restée une enfant. Elle scintille, car elle n'est faite que de lumière. Immobile à quelques pas de mon violoncelle, elle m'écoute. Me regarde. Mais ne me reconnaît pas.

Ce soir, la salle est pleine. Lorsque les dernières notes du dernier mouvement se font entendre, je sens qu'elle s'estompe. Il ne reste presque plus rien d'elle. Peut-être une main. Une seule. Une portion d'épaule. Quelques mèches de cheveux, un trait lumineux dans la nuit.

Extrait de la publication

Puis elle s'efface. Rapidement. D'un souffle. Abandonne le monde des vivants.

Certains musiciens tournent le dos aux silhouettes errantes qui les accompagnent jusque sur scène : des spirales de fumée, des fantômes endormis qui évoluent au-dessus d'eux avec grâce et lenteur, faits de culpabilité, d'amour, de regrets, de bonheur et de hasard. Il en est qui ne les quittent pas des yeux. D'autres ne les supportent pas et se jettent du haut d'un pont. D'autres s'enivrent pour oublier ou se figent à minuit telles des rivières gelées.

Pour moi, la musique est l'ultime aspiration du langage. Elle nous permet, à nous les humains, d'approcher Dieu, car elle montre l'au-delà de la vie.

Je sens que la fin se rapproche.

Mon bras se crispe. Les notes finales sont jouées *forte*. Dressant haut mon archet pour qu'il me serve de rame, je le plonge dans le courant, où nous allons naviguer jusqu'aux rivages du présent, du lendemain, des jours d'après. Vers les espaces sans frontières du futur.

Dehors, la nuit tombe, liquide. La ville est tout humide. La salle vitrée donne sur un jardin. Une à une, les gouttes de pluie viennent frapper aux fenêtres, vibrant au souffle de chaque rafale de vent. Des étoiles

plongent pour aller inonder les rues et les jardins. Quand il pleut, la flaque la plus ordinaire se transforme en carte du monde.

Le concert terminé, je me lève et tends mon archet vers le public. J'entends des choses atterrir sur scène autour de moi. Des fleurs, de petits messages agrafés aux bouquets.

Le bruit assourdissant des ovations. Je cherche les moufles d'Anna dans ma poche.

Je suis en nage. Toujours en pleine lumière. Dans chaque goutte de sueur, une infime partie des applaudissements. Comme d'habitude, je ne rêve de rien d'autre que d'une boisson sucrée et me précipite dans les coulisses, sans lâcher mon archet. Parvenu au pied de l'escalier, je cherche à nouveau les moufles d'Anna et soudain son visage m'apparaît avec une netteté insoutenable. Ses cheveux raides. Ses taches de rousseur. Seuls les souvenirs authentiques restent gravés en nous – comme des lettres qui iraient à la rencontre de celui que nous avons été autrefois.

Je me presse vers ma loge. Une serviette, une bouteille de jus d'orange, je m'écroule sur ma chaise.

Et me détends enfin, les yeux clos.

Encore un concert de passé.

Extrait de la publication

Combien sont encore à venir ? Et combien d'Anna ? Elle avait douze ans quand elle est morte. Son père était boulanger – et depuis ce jour-là, chaque douzième baguette sortie du four porte la lettre A. Dans sa boutique, les enfants ont droit à des gâteaux gratuits. Ils parlent fort et ne restent pas en place.

Un portier frappe, puis entre, un téléphone à la main. Il me le tend, me fait comprendre que c'est pour moi. Il a la largeur d'épaules à laquelle les femmes sont sensibles. De profondes rides cernent ses yeux, mais il ne semble pas avoir plus de quarante ans. Je lui confie mon jus de fruits. Il tient la bouteille à distance de son corps. Je prends l'appareil. C'est Sandy. Elle veut savoir comment ça s'est passé. Elle n'a pas pu entendre à cause d'interférences sur la ligne du portier. Quelqu'un lui avait donné ce numéro pour qu'elle puisse m'écouter des coulisses. Sandy est mon agent. Elle vient de l'Iowa. Une bonne pro ; elle comprend comment fonctionne le cerveau d'un artiste – autrement dit, c'est une tornade qui sait aussi, quand il le faut, rester dans l'ombre. Je lui réponds que tout a bien marché. Puis lui demande si je peux lui dire quelque chose.

– Quoi, par exemple ?

Extrait de la publication

Je ne me livre pas volontiers. Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais éprouvé le besoin de révéler quoi que ce soit à quelqu'un. Adolescent, je pouvais aimer passionnément, passer des nuits entières à pleurer (pour quel motif, je serais incapable de le dire). Je suivais des femmes jusque chez elles et ensuite je composais une sonate que j'allais déposer devant l'entrée au beau milieu de la nuit. Je plongeais tout habillé dans des étangs. Je me soûlais à mort. Il s'agissait d'aller jusqu'au bout de soi-même – remplir le vide en s'activant.

Sandy sait seulement que je suis français et que je n'oublie jamais d'envoyer une carte postale à sa fille de quelque endroit du monde où je me trouve.

Je lui raconte un rêve que j'ai eu lors de mon vol vers Québec. Sandy explique que les rêves peuvent signifier soit un conflit impossible à résoudre soit le désir d'un accomplissement. Signé Freud, dit-elle encore. Puis elle se tait. Je perçois le son d'un poste de télévision. Enfin elle ajoute que sa fille doit aller se coucher. Je lui demande ce qu'elle a fait de mal. Sandy rit. Toutes les deux tricotent. Et toujours ce film en bruit de fond. Sandy est une mère célibataire. Elle est allée un jour dans un établissement où l'on pratique

l'insémination artificielle. J'ai toujours pensé que si Sandy mourait, j'aimerais que sa fille vienne vivre avec moi. Je pourrais lui apprendre le violoncelle. Pourtant, elle resterait souvent seule, puisque je pars souvent.

Mais je lui laisserais des « notes » dans tous les coins. On donnerait un nom aux deux portraits du dix-huitième siècle qui ornent les murs de mon appartement. Ils veilleraient sur nous. Et nous pourrions veiller les uns sur les autres.

Je rends son téléphone au portier et le remercie. Il me demande si j'ai reçu de bonnes nouvelles.

Mon avion pour New York ne part que demain après-midi. J'ai toute une soirée de libre. Je ne suis arrivé à Québec que ce matin. Le chauffeur de taxi était bosniaque. Il portait un bonnet de laine aux couleurs de son équipe de football préférée.

*

Une demi-heure après la fin de mon récital au musée de la Civilisation, je constate que des couples n'en finissent plus d'envahir ma loge pour m'inviter à dîner. Ils se ressemblent tous, ce sont toujours les mêmes, où que l'on se trouve. Dans la vieille ville sici-

Extrait de la publication

lienne de Noto (où mon violoncelle a été fabriqué), leurs vêtements auraient des motifs très compliqués. J'imagine des visages, des gens assis dans des cours : l'ombre si recherchée ; des lèvres humides de vin ; des pieds poussiéreux tranquillement posés sur leurs sandales ; une odeur de chevaux qui arrive du dehors ; des enfants qui courent partout à travers la maison ; des boucles s'évadent pour flotter sur des épaules ; un rire se transforme en larmes – le champ des sensations humaines est immuable.

À chaque fois, on m'invite à dîner ou à passer le week-end chez un membre du conseil d'administration – peut-être même pourrais-je venir avec mon violoncelle ? ajoute-t-on.

Quand j'étais jeune, j'étais trop timide pour refuser. Depuis quelques années, je décline poliment l'invitation. D'après Sandy, je commence à avoir la réputation de n'être pas quelqu'un de très facile.

J'ai expliqué comme d'habitude que j'avais besoin de récupérer ; qu'un gros rhume m'avait énormément gêné. J'ai respiré plusieurs fois à fond pour les en convaincre. Une femme s'est mise à rire. Son mari l'a prise par l'épaule. Il portait un nœud papillon jaune canari. Il avait de lourdes poches sous les yeux.

Extrait de la publication

Avant le concert, je me suis regardé dans un miroir. Je me demandais si je devais me raser. Mercredi dernier, c'était mon anniversaire et j'ai désormais trente-cinq ans. Ils me semblent peser très lourd, une ceinture de plomb encerclant mon corps. En fait, le chiffre ne veut rien dire. C'est ce qu'il y a à l'intérieur de ces années. Pour certains, je suis un célèbre violoncelliste. Bruno Bonnet. Je ne sais pas ce que je suis pour moi-même, probablement toujours un petit garçon peureux, enchanté par le monde ou, mieux, l'enfant dont le visage est resté collé contre la vitre arrière embrumée de la voiture familiale, une Renault 16 marron. Quand j'étais jeune, on partait en famille pour de très longs trajets, la plupart du temps sans même s'arrêter pour la nuit. Je crois que c'était la conception qu'avait mon père de la conduite. Ma mère rompait du pain, puis en donnait de gros morceaux à mon frère et moi. Et quand il n'y avait plus de pain, on s'arrêtait. Le pain a été la force civilisatrice de mon enfance.

En grandissant, j'ai réalisé que mon père était pratiquement le seul homme de ma connaissance à ne pas fumer. Son père avait été tué pendant la guerre. Lorsque Paris a été envahie de soldats nazis qui gesticulaient en

Extrait de la publication

vociférant, les routes vers le Sud ont été totalement engorgées de fuyards – le peu qu'ils possédaient embarqué sur le toit de leur voiture ou dans des carrioles tirées par des chevaux, des berceaux chargés de radios, de photos de famille, de couverts. Hitler exigeait que ces routes soient détruites.

Il n'était pas difficile pour les pilotes de la Luftwaffe de les repérer d'en haut, car elles étaient littéralement en marche. Mon grand-père labourait son champ quand un obus lui a emporté la tête. Mon père avait dix ans.

Et lorsque j'en ai eu dix à mon tour, il m'a donné une photographie de son père tenant son violoncelle italien, un modèle de collection. Il m'a dit de la conserver précieusement, qu'un jour elle signifierait quelque chose. Je me souviens lui avoir répondu qu'elle avait déjà un sens pour moi. Puis j'ai demandé si par hasard je ne pourrais pas apprendre à en jouer. Je n'avais pas vraiment conscience de ce que j'avais voulu dire.

Quelques semaines plus tard, le soir de Noël, un violoncelle du dix-huitième siècle d'une valeur inestimable attendait sous le sapin. C'était celui de mon grand-père, l'étui portait ses initiales. Ma mère avait

Extrait de la publication

noué un ruban tout autour. Au moment où je me suis approché de lui, mon père s'est levé et a quitté la pièce.

Et il m'a écouté travailler, les yeux pleins de larmes.

Là est le secret de ma réussite.

Alors que ma loge commençait à se vider, l'homme au nœud papillon jaune canari m'a demandé si sa femme et lui pouvaient se permettre de déposer mon violoncelle à mon hôtel, le Château Frontenac, car ils avaient le projet de dîner au restaurant de Jean Souchard. Sa femme a ajouté qu'ils en prendraient soin au-delà de tout ce que je pouvais imaginer. Je les ai remerciés en leur expliquant que la direction musicale avait tout organisé pour qu'une équipe technique du musée escorte l'instrument jusqu'au coffre de l'hôtel. Le couple semblait déçu, je les ai donc raccompagnés jusqu'à leur voiture. Ils paraissaient attendre quelque chose de moi. J'avais envie de leur expliquer qu'il était plus difficile de faire confiance que d'inspirer confiance.

*

Extrait de la publication

J'aime marcher. Spécialement lorsque je n'ai rien à porter (ce qui arrive rarement). En rentrant à l'hôtel je vois que la pluie commence à tomber, d'abord faiblement, puis de plus en plus fort, des gouttes à moitié gelées. Dans la rue qui mène au Château Frontenac, je m'arrête. La chaussée est luisante et glissante. On y lit un reflet imprécis du monde, c'est beau.

Mon vieux professeur de géographie nous a un jour dit que la musique, les peintures, les sculptures et les livres du monde entier étaient des miroirs dans lesquels nous pouvions distinguer des variantes de nous-mêmes.

Il y a quelque chose dans cette pluie glissant le long de la colline qui me retient de bouger. Les passants se pressent, allant quelque part mais nulle part. Les voitures ralentissent. Les gens à l'intérieur veulent savoir ce que je regarde. D'étranges animaux : la lumière blanche des phares qui balaye la ville.

À mon retour à New York, je vais apprendre par cœur les premières lignes de l'œuvre la plus célèbre de Dante. Je crois bien qu'elle commence par : « Au milieu du chemin de notre vie / Je me retrouvai par une forêt obscure… »

Extrait de la publication

Je pense à la *Träumerei* par Horowitz. Vingt-cinq secondes de plus que tous les autres interprètes. Ou est-ce que je l'ai imaginé ? Si vous n'avez pas entendu ce morceau…

C'est à propos de l'enfance.

Retour en France. Mes parents en chaussettes – celles que je leur ai envoyées de Londres – passent leurs soirées à regarder la télévision. J'aime mes parents et je leur pardonne. Au-dessus du canapé, il y a une aquarelle encadrée représentant un puma. Si elle tombait, elle les tuerait. C'est une édition limitée. Il y en a cent quatre-vingt-dix-neuf autres dans le monde.

Ils seront seulement une fois mes parents. Ce sont les seuls que j'aurai jamais dans toute l'histoire de l'univers. Je me demande s'ils savent que je pense à eux ici, à Québec, sous la pluie – je me demande comment ils me voient, peut-être comme un petit animal qui les ronge affectueusement.

Je continue à monter. Les tours du Château Frontenac dominent la ville comme un dictateur bienveillant. Depuis le dix-huitième étage, vous pouvez voir les sommets des Laurentides. Montréal est à cinq heures de là, au sud-ouest. Le château a été construit à l'intention des voyageurs en train les plus aisés, quelques

décennies après la guerre de Sécession. Je suppose que c'est le plus haut bâtiment que certains habitants de Québec verront de leur vie. Les amoureux viennent faire un tour par là au crépuscule. Vous pouvez les voir sur la promenade, partageant un parapluie, blottis l'un contre l'autre, s'arrêtant seulement pour s'embrasser et observer, tout en bas, la rivière noire entièrement éclaboussée des lumières de la ville.

Quand je joue, j'ai l'impression que je vole. Je fais le tour de l'auditorium. Je suis partout, sauf à l'intérieur de mon corps. Sans musique, je ne serais qu'un prisonnier emmuré, pris au piège.

Quand je joue, il m'arrive d'imaginer mes parents. Et à l'instant même où j'arrête, c'est l'irruption soudaine des applaudissements. Les gens sont incapables d'attendre pour applaudir parce qu'en fait, ce sont eux-mêmes qu'ils félicitent ; ils tapent dans leurs mains parce que quelqu'un qui est mort depuis très longtemps dans une pièce éclairée à la lueur vacillante de bougies les a reconnus.

J'ai envie d'appeler mon père, mais mes parents sont certainement tous les deux au lit. Ils seraient perturbés si je le faisais – mais touchés, peut-être, le lendemain. De toute façon, pour mon père, je suis un excentrique.

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en juin 2012 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
ISBN : 978-2-7467-3401-2. ISSN : 1248-4873
Dépôt légal : août 2012.
Imprimé en France.

Extrait de la publication